

On dirait vraiment que les Frères de Charité s'ingénient à tenir leurs élèves dans une illusion perpétuelle sur leur condition de détenus en façonnant, pour chacun, un milieu tout conforme à ses goûts.

Mais F. Louis tient déjà le bouton de sa porte, impatient de nous faire entrer *chez lui*. Ce *chez lui* est un atelier vaste, très-propre et parfaitement éclairé. Sur des tréteaux qui longent le mur, sont assis à l'orientale quelques douzaines de tailleurs en herbe. Leur occupation principale est de confectionner et de réparer l'uniforme de l'établissement ; c'est-à-dire pantalons, blouses et casquettes en étoffe indigo, le tout libéralement orné de raies écarlate. C'est là, dira-t-on, une occupation prosaïque et peu propre à communiquer aux jeunes ouvriers le type du beau idéal de leur métier. J'en conviens ; pourtant, vous ne sauriez croire quels efforts de génie se déploient sur ce thème ingrat afin d'harmoniser la *dernière mode* avec la coupe réglementaire. Il faudra voir plus tard ces esprits actifs en face d'une tâche naturellement inspiratrice !— En attendant, ce sont d'aimables enfants, animés du meilleur esprit, si l'on en juge par les paroles et les sourires qu'ils cherchent à échanger avec leur Frère directeur.

Mais en consultant nos montres, nous nous apercevons que cette visite, qui devait être pour nous une courte récréation, aura bientôt absorbé le plus clair de notre journée. Nous formulons en conséquence la résolution de partir. Sur-le-champ, comme pour augmenter notre sacrifice, tout un programme de détails intéressants est mis sous nos yeux : " Notre église,—notre manufacture de cigares—notre bande de musique."— Par voie de consolation, nous promettons de revenir et à telle heure qui nous permettra d'entendre les jeunes musiciens : ils méritent cette attention à bon titre puisque leur bande compte déjà parmi les meilleurs corps de musique de la ville.

L. T.

Montréal, Janvier 1877.

Excursion dans l'Illinois.

SUITE. (I)

Mais Chicago n'était pas le terme de mon voyage. Les appâts séducteurs que l'opulente cité peut offrir à un touriste enthousiasmé, échouèrent contre mon inflexible parti pris. J'avais décidé de ne rien observer dans mon rapide passage à travers la ville, me réservant d'y revenir sous la

conduite d'un cicerone obligeant et expérimenté. Pour le moment j'avais hâte d'arriver au but final de mon excursion.

Je repris donc, et, cette fois avec un vif empressement, place dans les chars. Bourbonnais, lieu de ma destination, n'est éloigné que de 55 milles de Chicago. Pour un train de chemin de fer, lancé à toute vitesse, cela représente un pas tant soit peu allongé. J'arrivai sans encombre. Il était temps ! J'avais passé deux jours et une nuit dans les chars ; j'étais tout fatigué, tout brisé, tout endormi, tout démoralisé, tout malpropre, tout enfumé, noir en un mot et laid comme un nègre et par dessus tout d'une humeur massacrante.

La gracieuse réception qui me fut faite, à mon arrivée au débarcadère de la gare, fit disparaître à l'instant ces inconvenients moraux et physiques et, à la vue de mes amis qui s'empressaient autour de moi avec la plus franche et la plus cordiale gaité, je retrouvai tout mon calme et toute ma joie. Tel, après les fureurs de la tempête, le rayon bienfaisant de l'astre du jour ranime et réjouit la nature.

Il aurait fallu avoir le cœur bien insensible pour résister aux attentions délicates dont je fus l'objet. Les amis, dont j'avais serré la main loyale avec tant de plaisir, s'évertuaient à me rendre mon séjour agréable, et je me plais à déclarer qu'ils y réussirent de la manière la plus complète. Je me rappellerai toujours avec délices les quelques journées que je passai au milieu d'eux.

Quel beau pays que l'Illinois ! quel territoire spacieux ! il semble que l'horizon s'éloigne afin de laisser à la vue un champ plus libre, afin de permettre à l'œil de contempler ces immenses campagnes, étalant avec orgueil leurs riches productions en céréales. Les statistiques établissent que le rendement de ces terres est vraiment prodigieux. Que de réflexions se pressent dans notre esprit, que de sentiments de gratitude animent notre cœur à la vue de l'inépuisable munificence de Dieu ! C'est sa Providence qui a allumé ce foyer solaire, dont les rayons mûrissent ces splendides moissons, c'est elle qui répand cette rosée bienfaisante, ces pluies périodiques dont la terre se nourrit. Hélas ! l'homme insouciant se borne trop souvent à profiter d'une manière égoïste de tant de bienfaits, sans s'élever jusqu'à Celui qui en est la source intarissable !

Je suis ici à trois cents lieues de mon pays et cependant je me trouve au milieu de Canadiens. Je me demande parfois si je ne suis pas le jouet d'une illusion, tant il y a de similitude entre Bourbonnais et les paroisses les plus privilégiées du Bas-Canada. Nos compatriotes sont heureux ici, parce qu'ils ont conservé les mœurs simples et religieuses de leur pays d'origine. La bénédiction de Dieu semble s'étendre sur eux et féconder leurs travaux.

Je me suis fait raconter l'histoire de cette petite colonie. Le fondateur de Bourbonnais est un nommé Levasseur, natif de St. Ours du Richelieu. Il fut d'abord commis-traiteur chez les Sauvages qui habitaient les bords du lac Michigan. Un jour que les Peaux-Rouges avaient goûté à l'eau-de-feu, ils voulurent massacrer Levasseur et ses com-

[1] Voir la *Voix de l'Ecolier* du 1er Janvier 1877.